

**Le rôle des représentations et des métaphores dans
l'enseignement / apprentissage d'une langue étrangère.**

Dalila BRAKNI
Université de BLIDA

Abstract

Si nous adoptons la démarche enseignement /apprentissage centrée sur l'apprenant nous devons commencer par les participants là où ils se trouvent sur le plan conceptuel et attitudinal. Leurs représentations sont donc un champ d'investigation privilégié pour la didactique, car notre langage tout entier, dans son usage le plus quotidien et terre à terre, est traversé par la métaphore. Celle-ci, largement culturelle, n'est pas une simple façon de parler : elle est constitutive de notre pensée, de notre expérience du monde, de notre perception de l'autre.

Par conséquent, comment étudier les représentations ? Quel est le rôle de la métaphore comme base fondamentale de l'organisation cognitive ? quelle est la façon pratique de faire avancer ces représentations pour une meilleure prise de conscience trans - culturelle ? Ces réflexions, au centre des préoccupations des enseignants et chercheurs, font l'objet de cet article.



Introduction :

Si nous adoptons la démarche enseignement / apprentissage centrée sur l'apprenant nous devons commencer par les participants là où ils se trouvent sur le plan conceptuel et attitudinal . Leurs représentations sont donc un champ d'investigation privilégié pour la didactique, car notre langage, tout entier, dans son usage le plus quotidien est terre à terre, est traversé par la métaphore. Celle – ci , largement culturelle, n'est pas une simple façon de parler : elle est constitutive de notre pensée, de notre expérience du monde, de notre perception de l'autre.

Comment étudier les représentations ? quel est le rôle de la métaphore comme base fondamentale de l'organisation cognitive ? quel est la façon pratique de faire avancer ces représentations pour une meilleure prise de conscience trans - culturelle ?

Ces réflexions, au centre des préoccupations des enseignants et des chercheurs, font l'objet de cet article. L'apport de la Sociologie du Savoir l'enseignement/apprentissage /acquisition des langues étrangères en Algérie se fait dans le contexte d'un bilinguisme ou plurilinguisme qui est d'ordre social, c'est à dire qu'il s'agit de deux ou plusieurs langues qui se superposent selon les catégories sociales (Tabouret – Keller, in Baylon, 1991). L'analyse sociolinguistique permet d'établir des rapport entre les données linguistiques et sociologiques (Baylon, 1991).

La sociologie du savoir est d'un apport considérable dans la mesure où elle traite de : Tout ce qui est reconnu comme savoir dans une société donnée, ses idéologie dans le sens le plus large, ses théories scientifiques, politiques, religieuses et sociales , explicites et « académiques », mais aussi le monde du « sens commun », de ce que les gens « savent » et qu'ils utilisent dans le processus de la construction sociale de la réalité ¹.

Le champ d'application de la théorie de la sociologie du savoir seront les deux domaines discursifs suivants, les discours politique, sociologique et scientifique choisis par Karl Manheim (1893 – 1947) et les discours quotidiens, la conversation choisis par Alfred Schütz (1899 – 1959) (Riley, 1989).

Dans le deuxième cas, objet de notre article, lorsque ces discours sont en situation d'apprentissage en langue étrangère, les problèmes de



l'interlangue peuvent être expliqués par une analyse contrastive sociologiquement orientée selon Shütz pour qui dans tout discours oral interactif (...) le choix et la formulation des informations (...) varient en fonction de leurs perceptions [participants] de la situations, c'est - à - dire de leurs représentations culturelles et individuelles de l'événement communicatif de leurs rôles respectifs, des règles sociales et sociolinguistiques appropriées et des aspects spatio - temporels de la situation d'énonciation .

Les Représentations : Lors d'une conversation ouverte avec des amis sur le choix d'une autre langue d'étude que l'anglais pour leurs enfants à savoir, le russe, l'italien, l'allemand, la discussion était basée sur un point commun : la langue russe est difficile à cause de l'alphabet, l'anglais n'a pas de grammaire, l'italien est une belle langue, l'allemand est difficile à cause de la grammaire.

Si nous décrivons cette conversation, elle porte sur les représentations. Elle a des règles, un discours, un ensemble de notions très limitées comme la beauté d'une langue musicale pour l'italien car cette dernière réside dans l'« oreille ». Cette représentation sociale fait partie de leur réalité et de leurs croyances. L'allemand et le russe ne sont plus difficiles dès que nous connaissons la grammaire car, selon eux, il existe des langues qui en possèdent plus que d'autres. Le critère de l'utilité s'applique à l'anglais et non à l'italien sauf pour l'art et la musique. De telles croyances populaires ne sont plus importantes si nous voulons atteindre une vérité scientifique, mais qu'en advient - il, si au lieu de chercher la vérité, nous cherchons leurs vérités (participants) ?

Le groupe est social avec son identité et ses pratiques ; la culture est la manifestation des représentations : il s'agit de la culture quotidienne et nous pouvons la définir comme tout ce qu'il faut savoir et croire pour être membre de ce groupe, savoir parler cette langue, cuisiner, téléphoner etc, pour être compétent aux yeux de cette communauté (notion de compétence communicative). C'est la culture telle que nous vivons et la pensons. La langue est le symbole principal du groupe, elle est le véhicule de la culture. A l'intérieur de ces trois éléments, il existe une réalité sociale, ni objective, ni scientifique, l'ethnie de l'individu. Elle est commune au groupe et construite de représentations sociales. Si nous ne participons pas à cette



même réalité nous sommes marginalisés, mais nous le sommes par rapport aux croyances du groupe.

Cette réalité sociale contient des objets sociaux, des croyances, des attitudes comme la façon de se représenter le monde. Dans une salle de classe, elle est projetée pour réaliser la situation qui est la manifestation, la reproduction de ce que je sais (comment me comporter à la gare, au guichet, quand j'invite, etc.). Autrement dit, l'individu fait appel à sa réalité sociale où il a un répertoire, car chacun porte en soi une image de sa société. L'apprenant construit sa réalité en fonction des notions de ses représentations auxquelles il fait appel pour faire un discours ou répondre à une situation précise. Cette image qu'il se fait du monde est partagée par les autres membres du groupe.

Nous sommes obligés d'élaborer notre propre discours en fonction des représentations des gens auxquelles nous nous adressons. Il faudrait, par conséquent, ne pas déclencher des stéréotypes.

Nous fabriquons des représentations sociales que nous retrouvons dans les discours à travers les mots, messages et images médiatiques (Jodelet, 1989). Durkheim (1895) est le précurseur dans ce domaine. Il identifia les représentations comme des productions mentales relevant d'une étude de « l'idéation collective » (Jodelet, p.36). Quant à Moscovici (1961) il a mis l'accent sur la spécificité des phénomènes représentatifs dans les sociétés contemporaines que caractérisent l'intensité et la fluidité des échanges et communications, le développement de la science, la pluralité et la mobilité sociales².

Sur cette base, la communauté scientifique définit la représentation sociale comme une forme de connaissance élaborée et partagée socialement pour construire une réalité commune à un ensemble social. Ce serait donc un savoir « naïf » différent de la connaissance scientifique, mais l'importance de son rôle dans la vie sociale est à souligner car l'étude des représentations sert à l'approche de la vie mentale individuelle et collective à travers l'étude des processus cognitifs révélés par ces dernières.

Ces notions de représentations sont une bonne théorie qui doit aboutir à une bonne pratique.

Nous étudions les représentations par l'intermédiaire du discours, car ce que les gens disent véhicule leurs représentations sociales et en faisant



l'analyse du discours nous pouvons accéder à celles-ci. Il existe des outils comme le questionnaire par exemple, mais il multiplie la distance car nous disons ce que nous croyons faire ou être. Pour réduire les risques de biais, il serait utile de recourir à l'entretien de groupe, l'enregistrement audio et vidéo pour faire resurgir ces représentations car elles sont inconscientes en nous : le deuxième outil nous permet de découvrir plus de choses car l'échange est plus naturel et plus effectif. De plus, ces représentations s'articulent avec les métaphores de base qui sont un aspect de leurs discours.

Les Métaphores

La fluidité est une métaphore fondamentale chez les Anglais car ils ont tendance à parler du langage comme d'un liquide (to spit / vent your anger). Chez les Français, elle est de niveau : construire un apprentissage, avoir de bonnes « bases » « fondations », parler de « paliers » ; il existe une notion de « structure » linguistique.

Dans la métaphore, nous voyons ordinairement un usage particulier du langage, propre à la poésie et à la rhétorique, mais notre langage tout entier, dans son usage le plus quotidien et terre à terre, est traversé par la métaphore. Il y a des aspects fondamentaux de notre expérience dont nous ne pouvons pas ne pas parler de façon métaphorique, tout simplement parce que les concepts au moyen desquels nous appréhendons ces aspects de l'expérience sont d'emblée métaphoriques (Lakoff et Johnson, 1985).

Il y a métaphore, selon Lakoff et Johnson, lorsque nous appréhendons quelque chose un aspect de la réalité – en termes d'autre chose.

L'étude minutieuse de notre langage quotidien révèle que nous traitons le temps sur le modèle de l'espace, la discussion sur celui de la guerre ou de la négociation, etc. Ces métaphores, largement culturelles, ne sont pas de simples façons de parler, elles sont constitutives de notre pensée, de notre expérience du monde et informent ce que nous appelons la « réalité » (idem). Dans ce contexte, métaphore signifie concept métaphorique car elle n'est pas seulement affaire de langage ou de mots, ce sont les processus de pensée humains qui sont largement métaphoriques.



Les métaphores dans le langage sont possibles parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun. Dans notre langage quotidien une variété d'expression les reflète : Vos affirmations sont indéfendables. Il a attaqué chaque point faible de mon argumentation. Je n'ai jamais gagné sur un point avec lui. Tu n'es pas d'accord ? Alors, défends - toi ! etc. [Je souligne]³

Ces exemples illustrent le point suivant : le concept métaphorique structure en partie ce que nous faisons quand nous discutons.

La discussion n'est pas une sous - espèce de la guerre, les discussions et les guerres sont deux types de choses différentes - le discours verbal et le conflit armé - et les actes effectués sont différents.

Dans une culture où la discussion n'est pas vue en termes de guerre, où il n'y a ni gagnant, ni perdant, les gens percevraient les discussions autrement, ils en parleraient différemment et leurs expériences seraient différentes. La langue ne peut donc pas être séparée de la culture car nous avons besoin de prendre conscience et de comprendre comment les différences culturelles influent sur le processus de communication. C'est ainsi que Greet Hofstede (1994), sociologue hollandais et chercheur en trans - culturel, définit la culture comme des valeurs profondes entourées de pratiques plus visibles.

Les valeurs de notre culture sont l'oralité, l'hospitalité, la famille ; chez les Britanniques ce sont la tolérance, l'individualisme, etc. Nos pratiques sont ainsi influencées par nos attitudes et ces valeurs profondes. Les comportements peuvent toujours être interprétés différemment car des règles différentes peuvent être appliquées. Il est donc important de souligner le point suivant : ce qui nous paraît « normal » risque de ne pas l'être pour l'Autre.

La culture d'apprentissage est la façon pratique de faire avancer ces représentations. Il s'agit de former les apprenants à apprendre à apprendre une langue étrangère tout en prenant en considération les problèmes transculturels comme l'interaction sociale, la communication verbale et non verbale, les différents comportements par rapport aux temps, faits et informations, hiérarchies qui varient d'une culture à une autre (Pilbeam, 2000).



Edward Hall (1990), anthropologue américain, a parlé de cultures monochroniques où la notion de temps est très importante (time is money) et d'autres polychroniques où les personnes et le sujet des discussions sont plus importants que le temps. Il a également cité des cultures à contexte « haut » et « bas ». Dans le premier cas l'information est contenue dans le contexte et n'est pas évidente pour les autres, étrangers à cette culture, qui ne comprennent pas pourquoi ni comment les choses se produisent car l'information n'est pas fournie. Dans les cultures à « contexte bas » ('low - context') comme l'Allemagne et les Etats - Unis l'information est clairement mentionnée car les faits et détails sont tous importants. Dans celles à « contexte haut », la France ou l'Italie par exemple, l'impression générale a plus d'importance que les faits (Pilbeam, 2000). Dans l'enseignement/ apprentissage d'une ou des langue(s) étrangère(s), il s'agit de développer des activités liées à la langue et à la culture de l'Autre pour une meilleure perception et communication. Il sera intéressant de choisir des textes qui feront l'objet de discussions; d'en étudier les incidents critiques; d'effectuer des exercices de classement social dans une hiérarchie donnée et des simulations; d'analyser des bandes dessinées et des annonces publicitaires ; d'étudier le langage et le comportement en action pour voir comment les individus réagissent ; de procéder enfin à des jeux de rôles.

Conclusion :

Une communication trans - culturelle effective est un processus complexe. L'utilisation d'une ou de plusieurs langue(s) étrangères en constitue une partie, mais une prise de conscience et une sensibilité aux autres cultures en termes de représentations, de métaphores, de valeurs et pratiques, est tout aussi importante et devrait être intégrée comme un module approprié dans les programmes d'enseignement/ apprentissage d'une ou des langue(s) étrangère(s).



Bibliographie

- BAYLON, Christian. *Socilolinguistique : société, langue et discours*, Nathan, 1991.
- HALL, Edward T et HALL, Mildred Reid. « Understanding cultural differences », Intercultural Press, USA, 1990.
- HOFSTEDE, Geert. *Cultures and Organisations- Software of the Mind*, U.K, Harpel Collins, 1994.
- JODELET, Denise. « Représentations sociales : un domaine en expansion » in Denise JODELET (s. la dir. de), *Sociologie d'aujourd'hui : les représentations sociales*, PUF, 1989.
- LAKOFF, George en collab. avec Mark JOHNSON. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Les Editions de Minuit, 1985, trad.fr, Michel de Fornel et Jean-Jacques Lecercle.
- LYNCH,Donal et PILBEAM, Adrian(eds). « Heritage and progress : from the past to the future in intercultural understanding », LTS Training & Consulting/ SIETAR Europa, U.K, 2000.
- MASCOVICI, Serge. « Des représentaions collectives aux représentations sociales » in Denise JODELET (s. la dir. de), *Sociologie d'aujourd'hui : les représentations sociales*, PUF, 1989.
- RILEY, Philip. « Négociation et anarchie : la sociologie du savoir et les modules discursifs », *Verbum*, Vol.12, N° 1, 1989, pp.59-69.

Notes :

1. Philip Riley. « Négociation et anarchie : la sociologie et les modèles discursifs ». *Verbum*. Vol. 12. N° 1. 1989. p. 59 - 60
2. Denise Jodelet (s.la dir . de). « Représentations sociales : un domaine en expansion ». *Sociologie d'aujourd'hui : les représentations sociales*. P.U.F. 1989. p.36
3. George Lakoff et Mark Johnson. *les Métaphores dans la vie quotidienne*. Les éditions de Minuit. 1985. p. 14

